Document generated on 08/10/2025 7:53 a.m.

Inter
Art actuel

Singapour : une cité à l'air climatisé

Richard Martel

Number 82, Summer–Fall 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/46023ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Martel, R. (2002). Singapour : une cité à l'air climatisé. *Inter*, (82), 52–52.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Singapour : une cité à l'air climatisé.

Par Richard MARTEL

Toutes les sociétés utilisent des dispositifs conscients ou inconscients pour parvenir à une sorte de cohésion sociale, pour tenir un espace-temps permettant d'obtenir l'efficacité nécessaire à l'équilibre et au développement social.

L'individu se trouve dès lors confronté à divers mécanismes d'intégration à la pluralité.

À Singapour, l'étroitesse du territoire et la présence décisionnelle du politique pour la circulation optimale de l'économie entraînent des situations soumises à une sorte d'autocontrôle presque généralisé.

Au cours des années soixante-dix, le territoire immédiat de la cité, parce que Singapour est une sorte de « cité-État » de quatre millions d'occupants pour une île de quarante-deux kilomètres sur vingt-huit kilomètres (un losange), s'est vu développé au profit des entreprises qui y ont installé des tours à bureaux, lieux habituels du capital en extension. Pendant ce temps, la solution urbaine a propulsé la population travaillante dans des sortes de cités-dortoirs, avec tours multiples en rang au milieu desquelles on trouve souvent une espèce de centre commercial pour se procurer les biens habituels de la survie en ville. Magasins de toutes sortes, restauration rapide, air climatisé.

Ces sortes de cités appartiennent à l'État et il faut compter souvent environ une heure d'autobus pour se rendre au centre-ville, où tout est concentré.

L'ensemble de la population est canalisé à 70 % dans les tours multiples en périphérie. Le transport en commun ne coûte rien, comme la nourriture aussi, à Singapour. Les autobus, en semaine, arrêtent à 23h30, donc il faut pouvoir se rendre à temps dans la cité-dortoir. Il s'ensuit une sorte d'autocontrôle permanent de l'individu soumis aux exigences des programmations institutionnalisées, comme justement le transport public.

À certains endroits stratégiques, il y a possibilité de se nourrir vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Une ration de prêt-à-manger, dans un emballage en plastique, peut offrir à n'importe qui la possibilité de se nourrir. En même temps, ceci occasionne un mode d'alimentation solitaire puisque chaque personne peut manger à n'importe quel moment.

Ici la dimension, disons, économique au sens de perdition du temps prend le dessus sur la dimension rituelle. Et justement lorsqu'il s'agit d'un repas, l'alimentaire obtient un statut optimisé par la communication.

À Singapour, on sent bien l'emprise d'une direction du temps et de l'espace, laissant la possibilité de s'y laisser porter ; comme un univers récurrent d'habitudes et de stéréotypes qu'il convient de dresser comme un absolu, la dimension d'autocontrôle témoigne d'une grande mainmise de l'espace public par une organisation dominatrice et disons presque impérialiste.

Le climat, à l'équateur, unifie les composantes vitales ; Singapour est une cité-jardin, dit-on, et l'état d'une nature civilisée est tel qu'on peut s'interroger même sur la présence d'insectes ! L'organisation du vécu est d'ordre pyramidal et les mouvements urbains sont des moments calculés avec la précision d'une horloge.

Il y a une farce, qu'on a l'habitude de raconter aux étrangers, qui viendrait aussi d'un commentaire véridique d'un président de cette île : une invention importante du siècle est l'air climatisé. Cela permet de meilleures conditions de travail et propulse l'économie. Dans les années soixante-dix, on a éliminé du centre de la ville la population pour les bureaux et gratte-ciel habituels des capitales occidentales.

L'air climatisé est une possibilité de se sauver des conditions climatiques. C'est évidemment un succès et la consommation, à l'intérieur des centres commerciaux, devient ainsi plus agréable. C'est aussi une condition essentielle à la « spectacularisation » de la marchandise.

Et il y en a, des centres commerciaux dans cette cité-État !

Import-export semblent les deux mamelles de cette île !

Les gestes réglés, les horaires d'autobus et la vie se déroulent à partir d'archétypes devenant des conditionnements plus ou moins apparents. L'ordre règne et les marchandises sont de toutes sortes.

Dans le domaine artistique, pour avoir posé des questions à plusieurs artistes, il est clair ici aussi que ce n'est pas la liberté d'expression. Oublions ça ! Les expositions, les événements, bref les prestations artistiques sont soumises à des analyses, à des censures, sinon simplement à des rejets.

Il y a des règles à suivre en matière esthétique ; le gouvernement contrôle ici aussi, comme il le fait avec la presse, la télévision, etc.

On donne 25 % de son salaire à l'État qui, en retour, s'occupe de bien desservir la population.

La nourriture n'y est pas chère, même si elle se semble monotone, et l'on y a accès à des heures infinies, pour ceux du centre-ville d'abord. Pour ceux qui doivent se rendre avant le dernier autobus de 23 h 30, en banlieue, un trajet de quarante-cinq minutes à une heure, c'est la possibilité d'entrer dans les centres commerciaux, au centre de ces tours d'habitation, via le Burger King ou le MacDonald ; c'est avec l'air climatisé qu'on peut bien accomplir le « pèlerinage consumériste » habituel. L'hégémonie de l'économie rend abstraite toute tentative de rendre l'univers immédiat poétique dans le sens du traitement autre des réalités concrètes.

L'uniformité des « étagements » de matériaux, l'urbanisme étatisé, les mouvements récurrents dans l'espace et le temps sont comme une sorte de dictature du comportement où il n'y a de place que pour l'organisation, la consommation et le travail à l'air climatisé. Singapour, avec sa population presque dressée, heureuse de payer peu pour se nourrir au moment opportun dans un maelström de restauration rapide, avec une régularité dans les transports, reste une cité-État contrôlée de l'intérieur avec des mécanismes urbains et collectivistes. Et si ça coûte moins cher de « bouffer » du *fast-food* sous un éclairage au néon, dans du plastique, avec de l'air climatisé, qui s'en soucierait ?

Quand le règne de l'économie utilise le politique d'une manière moins rigide et avec succès dans les entreprises, la consommation s'installe comme un rituel.

C'est cette fonction justement du rituel qui semble absente de cette cité-État. Mais avec sa population mélangée, à 70 % de Chinois, 20 % de Malais et 10 % d'Indiens, Singapour « roule » avec sa présence en plein centre de l'Asie du Sud-Est, un endroit de passage pour les matières d'abord !

Lorsque les artistes ont à demander la permission pour s'exprimer, selon leurs marges de liberté esthétique, difficilement acquise, ne serait-on pas en présence d'une sorte de dictature ? C'est ce qu'on dirait si les mêmes structurations sociale et urbanistique étaient le fait d'un pays en dominance, disons, de gauche. Mais le pouvoir de l'économie ayant supplanté celui du politique, on exige la tolérance contre l'intolérance définie par des normes et des conditionnements.

Difficile donc d'être un artiste à Singapour, à moins de calquer les allures de l'institué ; il y aurait des permissions à demander pour « faire de l'art », plutôt que de le produire, au sens d'une production ayant été sanctionnée par le tampon de la cité-État : Singapour.

Quand il n'y a que l'organisation du vécu, c'est que l'espace de la vie est assujetti aux contrôles multiples de la foule.

Lorsque la foule détermine les strates du vécu, il y a balancement des énergies dans des directions multiples, créant alors l'effet de translucidité des rouages sociaux.

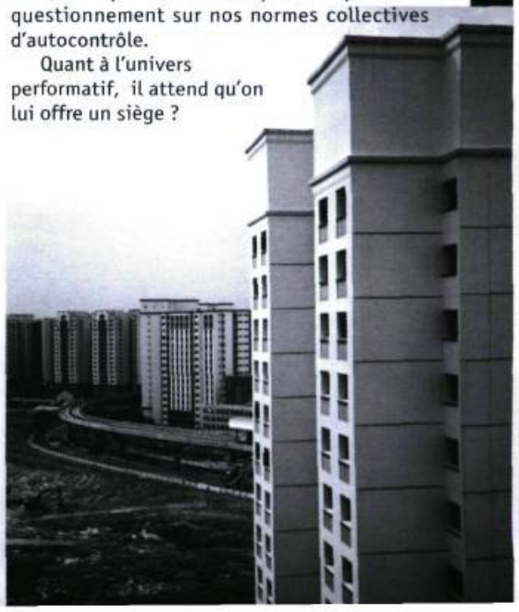
Et le choc est grand, de retour de la cité-État, à Bangkok ; c'est l'impression d'avoir vécu l'aliénation, c'est cette impossibilité de déterminer soi-même les systèmes de référence pour s'objectiviser dans le monde, dans ce monde !

Le chaos de la ville et les surprises partout sur la trame urbaine sont-ils un déclencheur pour connecter ? Connecter sur ce qu'on peut avoir vécu, ou comment on l'a vécu !

Et que dire de l'exposition *Nokia* sur l'art qui se fait à Singapour ? Peu, parce que les propositions retenues le sont puisqu'elles remplissent bien leur fonction de tenir le propos de la cité-État et de ses dirigeants. Un axe avait été tenu sur l'art cybernétique (Cyber Art) parce que Nokia y contribuait ; l'ère artistique passe inévitablement par la technologie et ses dérivés.

Mais dans l'exposition, en général, ce qui manquait, c'est le rapport entre les rituels vitaux, ceux qu'on sent limitrophes lorsqu'on a un questionnement sur nos normes collectives d'autocontrôle.

Quant à l'univers performatif, il attend qu'on lui offre un siège ?



Photos : Richard MARTEL.